

# Mort de Jean-Luc Godard: avec Elias Sanbar, l'étrange odyssée palestinienne de 1970

Ami du cinéaste, l'historien se souvient des repérages et du tournage d'«Ici et ailleurs», film militant devenu une épopée sur l'impossibilité de filmer les révolutions.



Extrait de «Ici et ailleurs» de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville (1971). (Olive Films)

par [Alexandra Schwartzbrod](#)

Libération, publié le 14 septembre 2022 à 3h45

*«Depuis le jour de notre rencontre, on n'a jamais cessé d'être très proches et très amis. On devait faire cette année un entretien filmé, lui et moi, pour les 40 ans d'Arte, mais il s'est excusé, il était trop fatigué.»* Entre Godard et l'historien palestinien Elias Sanbar, tout a commencé en 1969, quand le cinéaste a entrepris de tourner un film sur «*la guerre du peuple*» palestinien. Il est mis en contact avec la cellule politique du Fatah (mouvement nationaliste palestinien) à Paris dirigée par Mahmoud Hamchari [*qui sera tué en janvier 1973 par les services secrets israéliens, ndlr*]. Jean-Luc Godard a besoin de quelqu'un pour lui servir d'accompagnateur et de traducteur dans les bases palestiniennes de Jordanie et du Liban. Peut-être parce que Sanbar est déjà considéré comme un intellectuel, Hamchari lui propose de partir retrouver Godard à Amman.

C'est ainsi qu'Elias Sanbar se retrouve, un jour du printemps 1970, dans la capitale jordanienne où il a pour toute indication le nom d'un hôtel où «on l'attend». A la réception, on lui donne trois numéros de chambres communicantes. Il arrive dans une première pièce en plein milieu d'une conversation animée entre plusieurs Français. Il reste planté là avec sa valise tandis que le ton monte et c'est alors qu'il voit débouler Jean-Luc Godard «*marchant sur ses mains, les pieds bien tendus en l'air, qui, sans un mot, traverse notre pièce avant de disparaître dans la troisième*», raconte Sanbar dans le numéro 1 de la revue *Trafic* cofondée par Serge Daney en 1991. Ce qui a aussitôt fait naître en lui un «*profond sentiment de sympathie pour le gymnaste*». «*On s'est tout de suite bien entendu, se souvient-il. Car on a beaucoup rigolé.*»

### «Toujours imprévisible»

Dans la Land Rover qui les emmène quelques heures plus tard dans la vallée du Jourdain pour y filmer «*la milice populaire*», le cinéaste ne cesse de regarder ses notes, d'y apporter des remarques, d'en supprimer des passages avec trois feutres de couleurs différentes. «*Au fil des jours et des semaines, Godard m'apparut de plus en plus comme un formidable déstabilisateur grâce à son don très particulier pour "éclairer" les choses et les approcher selon un angle toujours imprévisible qui bouleversait leur lumière habituelle*», écrit Sanbar dans *Trafic*. Un peu plus tard, alors qu'ils sont assis côte à côte, Godard confie à Sanbar : «*Tu sais, chaque peuple, chaque révolution possède un trait particulier comme un élément d'identité propre. Chez les Vietnamiens, c'est le travail assidu ; chez les Cubains, c'est la danse ; et chez vous, c'est certainement le rire.*»

«Nous, nous sommes pris dans un conflit, mais pourquoi ce pauvre monsieur Godard irait se mettre là-dedans ?»

— La mère d'Elias Sanbar en 1970

Son film sur les combattants palestiniens, *Ici et ailleurs*, devait à l'origine s'appeler «Jusqu'à la victoire». Ce devait être un film militant. Il avait prévu beaucoup d'images tournées sur place, sur les fameuses milices populaires notamment. Sauf que ce projet est devenu un film sur l'impossibilité à filmer des révolutions. Car le projet a été interrompu par les massacres de 1970 (quand la Jordanie déclencha une opération militaire contre les fedayins de l'OLP suite à diverses tentatives palestiniennes de renverser le roi Hussein de Jordanie). Jean-Luc Godard et Elias Sanbar étaient tous les deux à Amman ce mois de septembre-là. «*On a eu une prise de bec avec un responsable palestinien qui voulait nous faire partir, et qui a fini par nous renvoyer à notre hôtel et à nous oublier. On s'ennuyait tellement que j'ai emmené Godard chez ma mère qui vivait au Liban, dans un petit village près de Beyrouth. De là, on allait au Sud-Liban.*» Elias Sanbar se souvient que sa mère ne parvenait pas à comprendre pourquoi Jean-Luc Godard s'intéressait tant aux Palestiniens. «*Nous, nous sommes pris dans un conflit*, disait-elle, *mais pourquoi ce pauvre monsieur Godard irait se mettre là-dedans ?*» Elle essayait de lui faire comprendre : «*La Palestine, monsieur Godard, c'est un rêêêêve*», disait-elle en étirant le mot au maximum pour bien lui signifier que c'était un objectif très lointain.

### «A quoi ça sert de discuter ?»

On a accusé le réalisateur suisse d'être antisémite ? Sanbar balaie : «*C'est parce qu'il était anti-israéliens et ouvertement pro-palestiniens, et que beaucoup ont tendance à tout confondre. Je suis bien le dernier à penser que Godard était antisémite, et le dernier à*

*accepter qu'on l'en accuse. En réalité, il s'est toujours posé cette question : qu'est-ce qu'être juif?»* Au bout d'un moment le cinéaste a fini par se moquer de ces accusations, il disait au Palestinien *«à quoi ça sert de discuter, je ne parviendrai pas à les convaincre du contraire !»*

Elias Sanbar était proche aussi de Jean Genet qui a écrit un jour : *«On me dit que j'ai aidé les Palestiniens, quelle sottise, ils m'ont aidé à vivre.»* L'historien palestinien fait le parallèle avec le cinéaste. *«Godard disait au fond la même chose quand il me confiait : “La Palestine est mon village.”»*